

L'EMPREINTE DE L'OMBRE

Anonyme (Ghostwritten)



L'Empreinte de l'Ombre

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Aurore aux Yeux Clos	4
Chapitre 2 : Le Tissage des Apparences	9
Chapitre 3 : Le Silence des Miroirs	14
Chapitre 4 : L'Architecture du Mensonge	20
Chapitre 5 : L'Autre Côté du Sommeil	25
Chapitre 6 : Le Frémissement des Paravents	29
Chapitre 7 : L'Ivresse de l'Oubli	34
Chapitre 8 : Le Labyrinthe des Doubles	39
Chapitre 9 : L'Heure des Masques de Verre	45
Chapitre 10 : L'Éclair dans l'Alcôve	50
Chapitre 11 : Le Crépuscule des Certitudes	56
Chapitre 12 : L'Écho de l'Absence	60

Chapitre 1

L'Aurore aux Yeux Clos

****CHAPITRE I : L'Aurore aux Yeux Clos****

On ne choisit pas son naufrage. On choisit encore moins la vague qui nous emportera. On se contente d'être là, debout sur le rivage de sa propre existence, à regarder l'horizon en espérant que le sel ne brûlera pas trop les yeux. J'avais toujours cru que j'étais un homme de vigie, quelqu'un capable de lire les tempêtes bien avant qu'elles ne fassent trembler les vitres. Quelle arrogance.

Ce soir-là, le monde sentait le bitume mouillé et le tabac froid, une odeur de fin de règne qui me convenait assez bien. Je traînais ma carcasse dans un bar dont j'ai oublié le nom — un de ces endroits où l'on boit pour se souvenir que l'on a encore un corps. La lumière y était poisseuse, une espèce de jaune maladif qui transformait chaque visage en masque de cire. Et puis, elle est entrée.

Il y a une forme de violence dans la beauté qui refuse de s'excuser. Elle n'a pas fendu la foule ; elle l'a simplement rendue invisible. Elle s'appelait Éliane. Enfin, c'est le nom qu'elle a posé entre nous, comme on pose un faux passeport sur un comptoir de douane.

Elle s'est assise à deux tabourets du mien. Je n'ai pas tourné la tête tout de suite. J'ai d'abord senti son parfum : quelque chose de boisé, d'humide, comme une forêt après l'incendie. Une odeur qui ne demandait pas l'avis des narines, qui s'imposait comme une évidence tragique. Quand j'ai finalement risqué un regard, j'ai pris le premier coup. Elle avait cette pâleur lumineuse des aurores boréales, ce genre de clarté qui n'éclaire rien mais qui vous aveugle pour le reste de la nuit.

Elle a commandé un whisky pur, sans un regard pour le barman, ses doigts longs et fins tambourinant sur le zinc avec une régularité de métronome. Elle semblait habiter une solitude si vaste que mon propre isolement ressemblait, à côté, à une vulgaire petite chambre de bonne.

— Vous avez l'air d'un homme qui attend que le ciel lui tombe sur la tête, a-t-elle dit.

Sa voix était basse, un peu éraillée, le genre de grain qui vous caresse l'échine avec du papier de verre. Je n'ai pas répondu tout de suite. J'ai regardé son profil, la ligne tranchante de sa mâchoire, l'ombre bleutée sous ses yeux qui trahissait des nuits passées à ne pas dormir, ou à dormir mal. C'était là. C'était juste là. L'empreinte de l'ombre. Elle portait en elle une faille, un gouffre si profond qu'on pouvait presque entendre l'écho du vide à l'intérieur.

Un homme sain d'esprit aurait payé son verre et serait parti en courant, sans demander son reste, pour retrouver la tiédeur rassurante de son ennui habituel. Mais le cynisme a ceci de terrible qu'il nous rend gourmands du désastre. J'ai vu la noirceur sous son éclat, j'ai vu les zones de ronces derrière la peau de soie, et j'ai eu soif. Une soif atroce, biblique.

— J'attends surtout que quelqu'un me donne une raison de ne pas ouvrir mon parapluie, ai-je fini par lâcher.

Elle a souri. Ce n'était pas un sourire de séduction, c'était un sourire de reconnaissance. Comme deux naufragés qui se croisent sur un débris de bois au milieu de l'océan et qui savent qu'il n'y a de place que pour un seul. Mais que l'on va quand même essayer de s'agripper l'un à l'autre, juste pour le plaisir de couler ensemble.

À cet instant précis, j'ai pris la décision consciente de fermer les yeux. C'est cela, «

l'aurore aux yeux clos ». C'est ce moment de grâce absolue et mensongère où l'on choisit de ne voir que la lumière, tout en sachant parfaitement qu'elle émane d'un incendie. Je ne voulais pas savoir quels secrets elle cachait dans les revers de son manteau de laine. Je ne voulais pas comprendre pourquoi ses mains tremblaient imperceptiblement quand elle approchait le verre de ses lèvres. Je voulais juste être la proie de cette fascination.

Le désir n'est pas une affaire de peau, c'est une affaire d'abîme. On ne désire pas l'autre pour sa perfection, on le désire parce qu'il possède la même forme de cassure que nous.

— Je m'appelle Julian, ai-je dit, comme si mon nom avait encore une importance.

— Je sais, a-t-elle murmuré.

Elle ne pouvait pas savoir. C'était impossible. Mais dans l'atmosphère saturée de ce bar, le mensonge avait plus de poids que la vérité. Elle a posé sa main sur la mienne. Le contact était glacial, et pourtant, j'ai eu l'impression d'être brûlé au troisième degré. Mon sang a fait un tour complet dans mes veines, plus vite qu'il ne l'avait jamais fait.

On appelle ça le coup de foudre. C'est un terme de poète pour décrire un court-circuit neurologique. C'est le moment où le cerveau abdique et où les tripes prennent le commandement. J'ai regardé ses yeux — ils étaient d'un gris d'orage, instables, hantés. Il y avait des cadavres dans son regard, et j'ai eu l'outrecuidance de croire que je pourrais les ressusciter, ou mieux, m'installer parmi eux.

Tout en elle criait « danger ». Ses silences étaient trop lourds, ses gestes trop précis, comme si elle jouait un rôle qu'elle avait répété mille fois devant un miroir brisé. Mais j'étais déjà sous hypnose. Le désir occultait tout. Les signaux d'alarme n'étaient plus que des lumières de fête foraine au loin. Je voulais me perdre dans cette aurore artificielle. Je voulais que cette femme, dont je ne savais rien, devienne mon exil.

Nous avons quitté le bar quelques minutes plus tard. Dehors, la pluie avait redoublé. Elle marchait avec une grâce blessée, ne cherchant pas à s'abriter. L'eau ruisselait sur son visage, effaçant le peu de fard qu'elle portait, révélant la nudité de sa détresse. Et pourtant, elle n'avait jamais été aussi belle.

— Où allons-nous ? a-t-elle demandé alors que nous marchions sur le trottoir désert.

— Vers ce qui nous détruira le plus vite, j'imagine.

Elle s'est arrêtée net, m'a fixé avec une intensité qui m'a fait mal aux poumons. Elle a approché son visage du mien, si près que je pouvais sentir l'alcool et la mélancolie dans son souffle.

— Vous êtes un homme dangereux, Julian. Parce que vous avez l'air d'aimer la douleur.

— On n'aime pas la douleur, Éliane. On s'y habitue, au point de la prendre pour de la compagnie.

Elle a ri, un rire sec qui s'est brisé contre les murs de briques de la ruelle. Elle a glissé son bras sous le mien, et à cet instant, j'ai senti l'étau se refermer. C'était le début de la fin, et c'était la plus belle sensation de ma vie.

J'avais les yeux fermés, bien sûr. Je les gardais clos pour ne pas voir le sang sur les murs de l'avenir. Je voulais rester dans cette aurore factice, dans cette première rencontre où l'on croit encore que l'autre est une solution alors qu'il n'est qu'un problème plus vaste, plus complexe, plus mortel.

L'ombre commençait à marquer mon pas, à se fondre dans la mienne. Et moi, le cynique, le lucide, le survivant, je souriais à l'obscurité en l'appelant par son prénom.

Je commençais mon récit, et déjà, les pages se consumaient avant même d'être tournées.

Chapitre 2

Le Tissage des Apparences

****CHAPITRE : Le Tissage des Apparences****

Il est étonnant de constater avec quelle rapidité un homme peut s'inventer un sanctuaire sur un champ de mines. Il suffit d'un peu de volonté, d'une bonne dose de déni et d'une femme dont le parfum arrive à couvrir l'odeur du soufre.

Après cette nuit dans la ruelle, nous avons commencé à tisser. C'est le mot exact. Nous n'avons pas construit une vie, nous avons entrelacé des fils de soie sur une carcasse de fer rouillé. Le décor était simple, presque banal : un appartement au troisième étage d'un vieil immeuble où le parquet grinçait comme une plainte étouffée, des rideaux de lin épais pour filtrer une lumière parisienne trop crue, et ce silence, ce silence artificiel que nous entretenions comme une plante fragile.

Le matin, c'était le café. Un rituel de haute précision. Je regardais la vapeur monter de la tasse en porcelaine blanche — j'avais choisi la porcelaine car elle est délicate, elle exige de la douceur, elle interdit la violence du geste. Éliane apparaissait dans l'encadrement de la porte, souvent vêtue d'une de mes chemises, les cheveux en bataille, l'air de celle qui n'a jamais connu la peur.

À cet instant précis, entre huit heures et huit heures dix, le monde extérieur n'existait plus. Les dossiers qui s'accumulaient sur mon bureau, les noms que je devais oublier, les ombres qui me suivaient dans le métro... tout cela s'effaçait derrière l'arôme du grain grillé et le bruit de la cuillère contre la tasse.

— Tu penses à quoi ? me demandait-elle souvent en posant sa main sur ma nuque.

— À la chance que j'ai, répondais-je.

C'était un mensonge, bien sûr. Mais c'était un mensonge nécessaire, un de ces points de suture que l'on fait sur une plaie ouverte pour espérer qu'elle ne s'infecte pas trop vite. En réalité, je pensais à la fragilité de sa nuque. Je pensais au fait que ce bonheur domestique était une mise en scène dont j'étais à la fois l'architecte et le spectateur crédule. Je savourais ma propre duperie.

Nous avions instauré des routines. La routine est le plus puissant des anesthésiants. Le mardi, nous allions au marché. J'apprenais à choisir les fruits, à discuter du prix des endives, à palper des avocats comme si ma survie en dépendait. Je me glissais dans la peau d'un homme normal avec une jubilation masochiste. Je regardais mes mains — ces mains qui savaient briser des os ou falsifier des écritures — et je les voyais porter des sacs de papier brun remplis de pain frais. C'était une métamorphose par le vide.

Le soir, le tissage devenait plus serré. Nous dînions face à face, avec des bougies. Pas pour le romantisme, non. Les bougies sont utiles : elles créent des zones d'ombre mouvantes où l'on peut cacher son regard quand une question devient trop précise. On parlait de tout et de rien. Des livres qu'elle lisait, de la pluie sur les toits, de la couleur qu'on donnerait peut-être à la chambre d'amis.

— Tu es là, Julian ? me lançait-elle parfois, car elle sentait que je dérivais.

— Toujours, Éliane.

J'étais là, physiquement. Mais une partie de moi restait sur le pas de la porte, l'oreille collée au bois, attendant que le passé frappe. Je guettais le craquement de trop dans l'escalier, le reflet suspect dans la vitre. Mais quand je revenais à elle, à son sourire qui semblait si authentique qu'il m'en donnait le vertige, je replongeais. Je me disais

que si le simulacre était assez parfait, la réalité finirait peut-être par s'incliner. Que si je faisais semblant d'être un homme paisible assez longtemps, mes démons finiraient par s'ennuyer et partiraient chercher une autre proie.

C'était le triomphe de l'apparence. J'avais même acheté des plantes. Des fougères, des ficus. Des êtres vivants qui demandent des soins constants, une preuve tangible de notre intention de rester. Je les arrosais avec une dévotion religieuse, comme si chaque goutte d'eau était une offrande au dieu de la Normalité.

Éliane, elle, semblait se nourrir de ce calme. Elle s'épanouissait dans ce rempart que nous avons érigé. Elle dessinait parfois, assise près de la fenêtre, et je la regardais. Elle capturait la lumière, les formes, tandis que moi, je ne savais que capturer les menaces. Elle était la trame, j'étais la chaîne. Elle apportait la couleur, j'apportais la structure, rigide et froide.

Parfois, la nuit, le tissage se relâchait. Je me réveillais en sueur, le cœur battant à tout rompre, le goût du sang dans la bouche. Je regardais son dos nu sous les draps, sa respiration régulière, et j'éprouvais une haine féroce pour moi-même. Qu'est-ce que je faisais là ? Qui essayais-je de tromper ? Elle n'était pas une solution, je le savais depuis le premier jour. Elle était le catalyseur. Elle était la raison pour laquelle la chute serait plus douloureuse. Car plus on monte haut dans le confort de l'illusion, plus le sol est dur à l'arrivée.

Un soir, elle a posé sa tête sur mon épaule alors que nous regardions la ville s'éteindre depuis notre balcon.

— C'est paisible, a-t-elle murmuré. On dirait que plus rien ne peut nous arriver.

— Rien n'arrive jamais à ceux qui ont fermé la porte, ai-je répondu avec ce cynisme qui me servait de garde-fou.

Elle a resserré son étreinte.

— Tu as toujours peur, Julian. Même quand tu souris, tu as les yeux d'un homme qui cherche la sortie de secours.

J'ai ri, un petit rire sec qui a dû lui faire froid dans le dos, mais elle n'a rien dit. Elle savait. Elle jouait le jeu elle aussi. Nous étions deux acteurs fatigués jouant une pièce de boulevard dans un théâtre en flammes. Elle aimait le décor, et j'aimais l'idée qu'elle l'aimât.

C'était cela, notre quotidien : un empilement de gestes dénués de sens qui, mis bout à bout, finissaient par ressembler à du bonheur. On achetait des disques de jazz, on rangeait les épices par ordre alphabétique, on s'embrassait sur le front avant de partir travailler. On construisait un château de sable alors que la marée montait déjà, léchant nos chevilles.

J'aimais cette agonie lente. J'aimais la sensation de l'étau qui se refermait, camouflé sous la douceur d'un plaid en cachemire. Chaque jour de routine gagné était une victoire volée au destin. Chaque petit-déjeuner sans drame était un doigt d'honneur lancé à l'ombre qui marquait mon pas.

Mais sous la surface, les fils commençaient à s'user. À force de vouloir tout lisser, on finit par rendre les choses glissantes. À force de nier le sang sur les murs de l'avenir, on finit par ne plus voir la poussière qui s'accumule sur le présent.

Je me souviens d'un dimanche après-midi. Le soleil traversait l'appartement, découpant des rectangles dorés sur le parquet ciré. Éliane riait de quelque chose que j'avais dit, un truc idiot, sans importance. À cet instant, l'illusion était si parfaite que j'ai presque oublié de vérifier si mon arme était toujours dans le coffre caché sous le lit. Presque.

L'empreinte de l'ombre n'est jamais loin. Elle n'attend pas que vous fassiez une erreur ; elle attend juste que vous soyez assez heureux pour que sa réapparition soit insupportable. Et moi, le cynique, le lucide, je continuais à tisser. Je serrais les nœuds, je lissais les plis, je cachais les déchirures.

Je savais que le rideau allait tomber. Mais Dieu, que la pièce était belle.

Je regardai mes mains une dernière fois avant d'éteindre la lumière ce soir-là. Elles étaient propres. Trop propres. C'était le signe le plus alarmant de tous. Le tissage était terminé. Le rempart était en place. Il ne restait plus qu'à attendre que quelqu'un vienne le démolir.

Et dans le noir, j'ai souri à l'obscurité. Parce que même dans le mensonge le plus total, j'avais enfin trouvé quelque chose à perdre.

Chapitre 3

Le Silence des Miroirs

CHAPITRE : Le Silence des Miroirs

La lumière du matin est une dénonciatrice. Elle entre sans frapper, crue, impitoyable, révélant la poussière que l'on a oublié de balayer et les cernes que le sommeil n'a pas suffi à combler. Ce matin-là, elle découpait la chambre en rectangles d'or pâle, une géométrie trop parfaite pour être honnête.

Clara était encore endormie, une épaule dénudée émergeant des draps de lin. À la regarder ainsi, on aurait pu croire à une toile de maître, un moment suspendu où la violence du monde n'avait pas sa place. Mais je savais, avec cette lucidité corrosive qui me servait de boussole, que chaque seconde de ce calme était un vol. Un hold-up commis contre la réalité.

Je me levai sans un bruit. L'habitude. On n'efface pas vingt ans de réflexes de prédateur en quelques mois de vie domestique. Mes pieds ne craquaient pas sur le parquet. Mes mouvements étaient fluides, économes, létaux malgré moi.

Dans la salle de bain, le premier miroir m'attendait.

Je n'aime pas les miroirs. Ils sont les greffiers de nos renoncements. Je fixai mon reflet, cherchant une trace de l'homme que je prétendais être. Mes mains, toujours ces mains trop propres, agrippèrent le rebord du lavabo. L'acier de mon arme, dissimulé à quelques mètres de là sous le sommier, semblait irradier une chaleur froide qui me montait jusqu'à la gorge.

C'est alors qu'elle apparut dans l'encadrement de la porte.

Ses yeux étaient encore embrumés de sommeil, mais il y avait quelque chose d'autre derrière le rideau de ses cils. Une étincelle. Une hésitation. Elle resta là, immobile, à me regarder regarder mon propre reflet. Pendant un battement de cœur, le silence fut si dense qu'il semblait solide, une paroi de verre entre nous.

— Tu étais encore dans tes pensées, murmura-t-elle.

Ce n'était pas une question. C'était un constat, ou peut-être un avertissement. Je sentis le masque se remettre en place, muscle après muscle. Je lui souris, ce sourire que j'avais poli jusqu'à l'excellence, celui qui disait : *Tout va bien, je suis celui que tu crois.*

— Juste un peu de fatigue, répondis-je.

Le mensonge glissa de mes lèvres avec une aisance écoeurante. C'était une huile fine qui venait lubrifier les rouages de notre quotidien.

Elle s'approcha. Elle posa sa main sur mon torse, là où mon cœur battait un rythme que je ne pouvais pas tout à fait truquer. Elle aurait dû sentir l'arythmie de la peur. Elle aurait dû voir que mes yeux ne souriaient jamais vraiment, qu'ils scannaient toujours la pièce à la recherche d'une issue de secours, d'une arme de fortune, d'une menace.

Elle baissa les yeux vers mes mains. Elle prit mes doigts dans les siens, traçant les lignes de ma paume. Elle s'arrêta sur une petite cicatrice, presque effacée, souvenir d'un contrat qui avait mal tourné à Prague. Elle savait que je n'étais pas un comptable, ni un consultant, ni aucun de ces titres interchangeables que je m'étais inventés. Elle le savait avec ses tripes, avec cette intuition féminine qui est la forme la plus pure de la survie.

Mais ce matin-là, comme les autres, elle choisit le silence.

C'est cela, le silence des miroirs. Ce n'est pas l'absence de bruit, c'est le refus délibéré de voir ce qui est reflété. Elle regardait la cicatrice et, au lieu de poser la question qui aurait tout brisé — *D'où vient-elle ?* — elle se contenta de porter sa main à ses lèvres.

— Le café est prêt, dit-elle simplement.

Elle fit demi-tour et sortit de la pièce. Je restai seul face à la glace. Elle venait de décider, une fois de plus, de ne pas voir l'ombre qui se tenait juste derrière moi. C'était un acte d'amour, sans doute. Ou peut-être la forme la plus tragique de la lâcheté. En refusant de me démasquer, elle devenait ma complice. Elle tissait avec moi ce linceul de normalité dont nous nous enveloppons chaque nuit pour ne pas avoir froid.

Je descendis en cuisine. L'odeur du café torréfié, le bruit des tartines que l'on beurre, le ronronnement du réfrigérateur... Tout ce décorum de la classe moyenne m'agressait par sa fragilité.

À la radio, une voix monocorde égrenait les nouvelles du monde. Un règlement de comptes dans le sud, une disparition inquiétante, des bruits de bottes à l'autre bout du globe. Chaque mot résonnait en moi comme un appel du pied de mon ancienne vie. L'empreinte de l'ombre n'est pas une tache que l'on nettoie ; c'est une peau que l'on ne peut jamais tout à fait muer.

Clara triait le courrier sur le coin de la table. Elle s'arrêta sur une enveloppe kraft, sans timbre, glissée sous la porte pendant la nuit. Je le savais avant même qu'elle ne la touche. Mes sens hurlaient.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-elle, la main suspendue.

Je vis ses doigts trembler. Très légèrement. Un battement d'aile de papillon. Elle avait compris. L'enveloppe était trop anonyme, trop lourde de sous-entendus. Dans ce quartier, personne ne dépose de courrier à la main à trois heures du matin.

Je m'approchai, lentement. Je pouvais sentir son souffle court. Elle leva les yeux vers moi, et là, pendant une seconde, le miroir se brisa. Le doute n'était plus étouffé, il était là, hurlant dans le bleu de ses pupilles. Elle me demandait de l'aider à mentir. Elle me suppliait de lui donner une explication idiote, une excuse banale, n'importe quoi pour recoudre la déchirure.

— Sûrement une pub pour le nouveau syndic, dis-je d'une voix que je voulais désinvolte.

Je pris l'enveloppe. Elle me brûla les doigts. Je ne l'ouvris pas devant elle.

Elle me regarda faire, les lèvres entrouvertes. Elle vit que je glissais l'enveloppe dans la poche de ma veste de cuisine. Elle vit le raidissement de mes épaules. Elle vit l'homme que je cachais, le tueur, le fantôme, le menteur.

Elle aurait pu crier. Elle aurait pu me chasser. Elle aurait pu exiger la vérité, cette vérité qui nous aurait rendus libres et misérables.

Au lieu de cela, elle se détourna et reprit sa tasse de café. Elle fixa le jardin à travers la fenêtre, où les premières fleurs du printemps tentaient de percer la terre encore dure.

— On devrait planter des hortensias cette année, dit-elle. Qu'est-ce que tu en penses ?

Mon cœur se serra à s'en briser. C'était plus douloureux qu'une balle de gros calibre.

Sa soumission au mensonge était son sacrifice. Elle achetait un peu de temps, quelques jours, quelques heures de cette illusion que nous appelions "nous". Elle préférait le confort du mirage à la brûlure du désert.

— Oui, des hortensias. Ce serait parfait.

Je m'approchai d'elle et posai mes mains sur ses épaules. Elle se laissa aller contre moi, mais son corps était rigide, comme celui d'une poupée de porcelaine déjà fêlée. Nous étions deux acteurs jouant une pièce dont nous détestions la fin, mais dont nous refusions de quitter la scène.

Cynique ? Peut-être. Je savais que l'enveloppe dans ma poche contenait soit mon arrêt de mort, soit une convocation pour un nouveau carnage. Je savais que le rempart que j'avais construit était en train de s'effondrer par la base.

Mais en sentant le parfum de son shampoing, ce mélange de jasmin et de peur refoulée, je compris que le plus grand crime n'était pas ce que j'avais fait autrefois. Le plus grand crime, c'était ce que nous nous faisons l'un à l'autre en ce moment même : nous condamner au silence.

Le silence des miroirs n'est pas une paix. C'est une apnée.

Je l'embrassai sur la tempe, avec une tendresse qui me surprit moi-même. Une tendresse de condamné.

— Je t'aime, dis-je.

C'était la vérité la plus pure et la plus toxique que j'eusse jamais prononcée. Car dans ma bouche, ces mots signifiaient : *Pardonne-moi de te détruire en essayant de te protéger.*

Elle ne répondit pas. Elle ferma les yeux, savourant le mensonge une dernière fois, avant que l'ombre ne vienne enfin réclamer son dû. Le rideau n'était pas encore tombé, mais dans le silence de la cuisine, on entendait déjà le mécanisme de la guillotine se mettre en place.

Et pour la première fois, je ne souris pas à l'obscurité. J'eus simplement envie de pleurer sur la beauté de ce que nous étions en train de laisser mourir, faute de courage pour le nommer.

Chapitre 4

L'Architecture du Mensonge

****CHAPITRE : L'Architecture du Mensonge****

Le mensonge n'est pas une faille dans la structure. Ce n'est pas une fissure que l'on colmate avec un peu de plâtre et d'espoir. Au début, peut-être, quand la première omission s'échappe entre deux sourires, on croit à un accident de parcours. Mais avec le temps, le mensonge devient la charpente elle-même. Il devient l'ossature, les piliers porteurs, le toit qui nous protège de l'orage extérieur tout en nous étouffant lentement sous son propre poids.

Le lendemain matin, dans la cuisine baignée d'une lumière crue et impitoyable, je l'ai regardée préparer le café. Chaque geste était une brique de plus posée sur notre édifice invisible. Le bruit de la cuillère contre la porcelaine, le froissement du journal, le craquement du pain grillé : tout cela sonnait faux, d'une fausseté magnifique et orchestrée. C'était une symphonie de normalité jouée sur des instruments désaccordés.

On ne se ment pas pour tromper l'autre. On se ment pour survivre à ce que l'on est devenu.

— Tu veux du sucre ? demanda-t-elle, sans lever les yeux.

Une question simple. Une question domestique. Mais dans l'architecture de notre silence, cette question était une porte dérobée. Elle me demandait : *« Peux-tu continuer à jouer ? Peux-tu encore me donner cette illusion de douceur avant que tout ne s'effondre ? »*

— Non, merci. Juste noir.

Ma voix était stable. C'était mon talent, ma malédiction. J'avais cette capacité de bâtir des cathédrales de verre sur des sables mouvants sans que mes mains ne tremblent. Je la regardai. Elle portait ce pull en laine grise que j'aimais tant, celui qui la rendait si fragile, si réelle. Et pourtant, entre nous, il y avait désormais ce mur de verre, épais de mille secrets, contre lequel nous nous pressions chaque jour en feignant de sentir la chaleur de l'autre.

Le secret, lorsqu'il s'installe au cœur de l'intimité, change la géographie des lieux. Les pièces deviennent plus petites. Certains coins de la chambre sont hantés par des mots non dits. On apprend à naviguer dans l'appartement comme on traverse un champ de mines : on connaît les sujets qui font exploser le calme, les regards qu'il ne faut pas soutenir trop longtemps de peur d'y voir son propre reflet déformé.

C'est une ingénierie de précision. Il faut savoir doser le vrai pour rendre le faux supportable. Un peu de sincérité sur le travail, une anecdote véridique sur une rencontre fortuite, une plainte authentique sur la fatigue du soir... On injecte des fragments de réalité dans la trame du mensonge comme on renforce un béton avec des tiges d'acier. C'est ce qui rend la structure solide. C'est ce qui nous permet de dormir l'un contre l'autre sans hurler de terreur.

J'observai la courbe de sa nuque. J'eus envie de poser ma main là, sur cette peau si familière, et de tout avouer. De dire : *« Voilà qui je suis vraiment. Voilà le sang sur mes mains. Voilà l'ombre qui me suit. »* Mais l'architecture est impitoyable. Si je retirais cette brique-là, si je cédaï à ce luxe qu'est la vérité, le plafond nous broierait instantanément. Le silence n'était pas un manque de courage, c'était un acte de préservation. Une charité cruelle.

Elle se tourna vers moi, et son regard m'atteignit comme une décharge. Il n'y avait

pas de suspicion dans ses yeux, ou alors elle était si bien enfouie qu'elle en était devenue indétectable. Il y avait une sorte de résignation, une tristesse polie. Elle aussi était architecte. Elle aussi entretenait les façades, repeignait les volets de notre bonheur factice pour que les voisins — et nous-mêmes — continuions à croire à la solidité de la demeure.

— Tu pars tard ce soir ? demanda-t-elle.

— Pas plus que d'habitude. Des dossiers à boucler.

Le mot « dossiers » était un nom de code pour l'obscurité. Elle le savait. Je savais qu'elle savait. Et pourtant, nous validions ensemble ce contrat de dupe. C'est cela, le véritable crime : cette complicité dans l'illusion. L'intimité n'est plus le partage de soi, elle devient le partage du vide. On devient des fantômes habitant une maison de poupée, déplaçant les meubles pour simuler la vie.

Je me levai et m'approchai d'elle. Je respirai l'odeur de ses cheveux, un mélange de vanille et de sommeil. C'était le seul ancrage qui me restait, la seule chose qui ne semblait pas avoir été dessinée sur un plan d'architecte véreux.

— Tout va bien ? murmura-t-elle contre mon torse.

— Oui. Tout va bien.

Un mensonge de plus. Un linteau pour soutenir le chambranle de la porte.

Je sentais le poids de l'ombre dans la pièce d'à côté, cette présence invisible que j'avais ramenée avec moi et qui attendait patiemment son heure. On ne se débarrasse jamais de l'ombre ; on apprend juste à construire autour. On crée des couloirs de diversion, des pièces aveugles où l'on enferme les monstres, en espérant que les verrous tiendront encore une nuit.

Mais les fondations travaillent. On entend parfois, dans le silence de la nuit, le bois craquer. Ce sont les vérités étouffées qui cherchent une sortie, les remords qui rongent les poutres. On fait semblant de ne pas entendre. On se serre un peu plus fort sous la couette, on ferme les yeux, et on prie pour que l'effondrement n'ait pas lieu avant l'aube.

J'attrapai mes clés sur le buffet de l'entrée. Le métal était froid, définitif. En sortant, je jetai un dernier regard sur la scène : elle, debout près de la fenêtre, la silhouette découpée par le soleil matinal, dans ce décor parfait de vie réussie. C'était une image d'Épinal, un cliché de catalogue. Mais je savais ce qu'il y avait derrière le papier peint. Je savais que chaque centimètre carré de cette paix apparente avait été payé au prix fort d'une trahison.

Nous n'étions plus des amants. Nous étions des conservateurs de musée, veillant sur les vestiges d'un amour que nous avions nous-mêmes empaillé pour qu'il ne pourrisse pas trop vite.

En fermant la porte, le clic du verrou résonna dans le couloir désert comme le premier coup de pelle d'une fosse que l'on creuse. Je descendis les escaliers, mon pas lourd de tout ce que je ne disais pas.

L'architecture du mensonge est une œuvre d'art totale. Elle est magnifique, imposante, presque indestructible. Mais elle a un défaut fatal, une erreur de conception que même le meilleur des menteurs ne peut corriger : on ne peut jamais vraiment y vivre. On ne fait qu'y attendre la fin.

Et tandis que je marchais vers la ville qui s'éveillait, je sentis sur ma tempe le fantôme de son baiser de la veille. Une marque invisible, une empreinte de l'ombre. Je souris, un sourire amer qui ne touchait pas mes yeux. Le chantier continuait. Il restait encore tant de murs à élever avant que la nuit ne revienne réclamer ses intérêts.

Car dans ce jeu de construction macabre, le plus terrifiant n'est pas que le mensonge s'écroule. C'est qu'il tienne debout pour toujours, nous condamnant à errer éternellement dans les couloirs d'une maison qui n'existe pas.

Chapitre 5

L'Autre Côté du Sommeil

****CHAPITRE : L'AUTRE CÔTÉ DU SOMMEIL****

La ville, dans sa rumeur matinale, possède cette cruauté de l'évidence. Les klaxons, les rideaux de fer qui grincent, le café que l'on brûle : tout hurle que le monde est là, solide, palpable. Mais pour moi, chaque pas sur le trottoir sonnait comme une imposture. J'avançais dans le brouillard d'une nuit qui ne s'était jamais vraiment terminée, emportant avec moi les débris du silence que j'avais laissé derrière, dans cet appartement qui ressemblait de plus en plus à un mausolée de luxe.

On pense souvent que le mensonge est une affaire de mots, de scénarios habilement ficelés, de preuves falsifiées. C'est une erreur de débutant. Le mensonge, le vrai, celui qui s'ancre dans la moelle et qui finit par définir votre propre reflet, est une affaire de texture. C'est le grain de la peau qui se dérobe sous une caresse, c'est le poids d'une présence qui s'allège jusqu'à ne plus peser que le vide.

Le sommeil, autrefois, était notre terrain neutre. C'était le seul endroit où nos ombres fusionnaient sans que l'on ait à s'en justifier. Mais depuis quelque temps, le sommeil était devenu une frontière. Et de l'autre côté de cette frontière, il y avait un pays où je ne pouvais plus la suivre.

Je me souviens de cette nuit, il y a peine trois jours. Je m'étais réveillé, le cœur battant à un rythme absurde, sans raison apparente. À côté de moi, la place était chaude, mais vide. Ce n'était pas la première fois. Il y a des absences qui sont plus bruyantes que des cris. J'avais tendu la main vers son côté du lit, effleurant le drap de soie encore froissé, capturant une chaleur qui s'évaporait déjà.

C'est là que le vernis commence à s'écailler. Pas dans les grands drames, pas dans les aveux arrachés sous la torture des sanglots, mais dans ces quelques millimètres de drap qui refroidissent trop vite.

Je l'avais trouvée sur le balcon, une silhouette découpée contre le néon bleu de la rue, sa chemise de nuit flottant comme un linceul mal ajusté. Elle ne fumait pas, elle ne regardait rien. Elle était simplement *ailleurs*. Quand elle s'était retournée, son regard avait glissé sur moi sans m'accrocher, comme si j'étais devenu, moi aussi, une partie de l'architecture du mensonge.

— Tu ne dors pas ? avais-je demandé, ma voix sonnait comme une pelle frappant la pierre.

— Le silence fait trop de bruit, avait-elle répondu.

Une réponse de poète. Une réponse de menteuse.

C'est ce que j'appelle « l'autre côté du sommeil ». Ce moment où l'on réalise que la personne avec qui l'on partage sa vie mène une existence clandestine dans les replis de la nuit. Des vies nocturnes faites de messages supprimés avant l'aube, de parfums étrangers qui s'accrochent aux cheveux comme des reproches, et de ces regards perdus qui cherchent une issue de secours dans le noir.

Je marchais maintenant vers le chantier de ma propre vie, sentant encore sur ma peau cette « empreinte de l'ombre ». Son baiser de la veille n'était pas un acte d'amour, c'était un sceau de cire posé sur une lettre morte. Un geste pour maintenir la façade, pour s'assurer que les murs de notre maison imaginaire tenaient encore un peu.

On ne se rend pas compte à quel point la confiance est une matière inflammable. Il suffit d'une ombre un peu trop longue, d'un téléphone posé face contre table, d'un soupir poussé au mauvais moment, et tout s'embrase. Mais le plus tragique, ce n'est

pas l'incendie. C'est de rester là, au milieu des flammes, et de prétendre que l'on a simplement un peu chaud.

Je m'arrêtai devant une vitrine sombre, observant mon reflet. J'avais l'air d'un homme solide. Un homme qui bâtit, qui prévoit, qui assure. Mais derrière mes yeux, je sentais les couloirs de cette maison inexistante s'allonger à l'infini. Nous étions devenus des experts en démolition contrôlée. Nous enlevions les poutres porteuses de notre intimité les unes après les autres, en espérant que le toit ne nous tombe pas sur la tête avant que l'on ait trouvé où aller.

Les absences inexplicables. C'est par là que la pourriture s'installe. Ce sont ces quarts d'heure qui se transforment en heures, ces « réunions tardives » qui sentent le vent de la mer ou le tabac froid. Et moi, je jouais le jeu. Je ne posais pas de questions, non par noblesse d'âme, mais par pure terreur. Poser une question, c'est accepter d'entendre la réponse. Et je n'étais pas prêt à voir s'écrouler mon chef-d'œuvre de tromperie.

Parfois, la nuit, je la regardais dormir. Son visage redevenait celui de la femme que j'avais cru connaître. Lisse, innocent, presque sacré. Mais je savais que derrière ce front calme, elle errait dans des ruelles où je n'avais pas d'invitation. Le sommeil n'était plus un repos, c'était une reddition. Elle se rendait à sa vraie vie, celle qu'elle me cachait avec tant de soin le jour venu.

J'éprouvais pour elle une sorte de pitié mêlée d'une admiration morbide. Nous étions deux architectes du vide, bâtissant des ponts au-dessus d'abîmes que nous avions nous-mêmes creusés.

Le chantier continuait, comme je me l'étais dit. Il fallait encore élever des murs. Mettre du mortier sur les fêlures. Sourire aux voisins. Faire tinter les verres de cristal lors de dîners où l'on parlait de tout sauf de ce qui nous dévorait.

Un homme me bouscula sur le trottoir. Un type pressé, mal rasé, le regard fixé sur son

propre avenir. Il ne vit pas l'ombre qui me collait aux basques. Il ne vit pas que je n'étais qu'une enveloppe vide, maintenue debout par la seule force de ma volonté de ne pas savoir.

Je touchai ma tempe. Le fantôme de son baiser brûlait encore. C'était une marque de propriété, le rappel que j'appartenais à ce mensonge autant qu'il m'appartenait.

L'autre côté du sommeil nous attendait tous les deux, ce soir encore. On se retrouverait entre les draps froids, on ferait semblant de fermer les yeux, et chacun de notre côté, nous franchirions la frontière pour rejoindre nos solitudes respectives. C'était là notre véritable mariage : une union sacrée dans la trahison de soi-même.

Je levai les yeux vers le ciel gris de la ville. Le soleil tentait une percée, mais il n'avait aucune chance. Il y a des ombres que même la lumière la plus crue ne peut dissiper. Des empreintes qui sont gravées si profondément dans l'âme qu'elles finissent par remplacer le cœur.

Je repris ma marche. J'avais des briques à poser, des mensonges à polir, une vie à simuler. Et tandis que le bruit du monde s'intensifiait, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette maison inexistante dont nous étions les prisonniers volontaires. Une maison magnifique, aux couloirs sans fin, où l'on n'entend jamais que le bruit de ses propres pas fuyant une vérité que l'on a trop peur de nommer.

Le plus terrifiant, au fond, ce n'est pas que tout s'arrête. C'est que cela continue. Éternellement. Dans le silence assourdissant d'un amour qui n'est plus qu'une habitude de l'ombre.

Chapitre 6

Le Frémissement des Paravents

****CHAPITRE : LE FRÉMISSEMENT DES PARAVENTS****

On n'habille pas un corps pour une réception mondaine ; on arme une citadelle.

Ce soir-là, le rituel fut plus lourd qu'à l'accoutumée. Devant le miroir de mon dressing, je regardais les couches de soie et de certitudes s'empiler sur ma peau. Le noir de mon costume était d'une profondeur abyssale, une armure de laine froide destinée à absorber les regards plutôt qu'à les refléter. Ajuster sa cravate, c'est étrangler les derniers sursauts d'honnêteté qui pourraient encore s'échapper de la gorge.

À côté de moi, dans le reflet, elle terminait de se composer. Elle ne se maquillait pas, elle se restaurait, comme on redonne des couleurs à une fresque dont le plâtre s'effrite. Elle glissa à son cou le collier de diamants que je lui avais offert pour notre dernier anniversaire de mariage — une rançon versée au silence. Les pierres brillaient d'un éclat méchant, froid comme de la glace vive. Nous étions prêts. Nous étions parfaits. Nous étions deux cadavres exquis, embaumés dans le luxe et le mensonge.

— Tu es superbe, dis-je. Ma voix sonna creux, comme une pièce jetée au fond d'un puits sec.

— Et toi, tu es solide, répondit-elle sans me regarder.

C'était le compliment suprême dans notre monde. La solidité. La capacité de ne pas s'effondrer quand le sol n'est plus qu'une illusion.

L'événement se tenait dans l'hôtel particulier des Valmont, un labyrinthe de dorures et de tapis épais où le bruit du monde extérieur venait mourir, étouffé par l'entre-soi. Dès l'entrée, l'odeur m'assailit : un mélange de lys trop entêtants, de champagne millésimé et de cette poussière invisible que laissent derrière elles les vieilles fortunes.

Nous avons pénétré dans le grand salon comme on entre dans une arène. Aussitôt, les paravents se sont déployés. C'est ainsi que je nomme ces conversations de surface, ces rires calibrés, ces hochements de tête qui servent à masquer l'absence de fond. Nous étions les maîtres de cet exercice. Nous circulions de groupe en groupe, distribuant des sourires comme des hosties à une assemblée de fidèles qui ne croient plus en rien.

— Ah, les voilà ! s'exclama Valmont en venant vers nous, un verre à la main. Le couple idéal. Toujours cette aura... On dirait que rien ne peut vous atteindre.

Je sentis le bras de ma femme se serrer contre le mien. Une pression légère, presque imperceptible, mais qui, pour moi, hurlait. C'était le signal. Le code secret des naufragés. *Tiens bon. Ne lâche pas la rampe.*

— C'est l'avantage d'habiter une maison de verre, répliquai-je avec un cynisme que je fus seul à savourer. On apprend à polir les surfaces.

Les rires fusèrent. On prit cela pour de l'esprit. On adore l'esprit, ici, car il évite d'avoir à affronter l'âme.

Pourtant, quelque chose clochait. Peut-être était-ce la lumière trop crue des lustres de cristal qui me donnait la nausée, ou le souvenir de notre conversation du matin qui flottait encore entre nous comme un gaz toxique. Pour la première fois, je sentais le poids de mon masque. Il pesait des tonnes. Les bords de mon personnage commençaient à s'effiloche.

Le basculement se produisit autour d'un buffet de cristal, alors que le pianiste entamait une pièce de Chopin, une de ces valse mélancoliques qui vous tirent les larmes par trahison. Une vieille connaissance, la baronne de L., s'approcha de nous. Elle avait ce regard acéré des gens qui n'ont plus rien à perdre et qui cherchent, chez les autres, la fissure qui justifiera leur propre déchéance.

— Dites-moi, murmura-t-elle en posant une main gantée sur le poignet de ma femme. Quel est votre secret ? Vous semblez si... intouchables. Jamais une note discordante. Jamais un pli.

Ma femme ouvrit la bouche pour débiter la réponse numéro 14 du manuel de la parfaite simulatrice. Mais le son ne sortit pas. À la place, un frémissement parcourut sa main. Un tremblement minuscule, un battement d'aile de papillon agonisant. Et là, sous mes yeux, le paravent vacilla.

Ses yeux, d'ordinaire si fixes, si contrôlés, s'embruèrent brusquement. Ce n'était pas de la tristesse, c'était de l'épuisement pur. La fatigue d'avoir tenu les murs d'une maison inexistante pendant tant d'années.

— Le secret... commença-t-elle, sa voix se brisant sur la première syllabe.

Le silence qui suivit fut effroyable. Il trancha le brouhaha de la pièce comme une lame de rasoir. Les conversations aux alentours moururent. Les visages se tournèrent vers nous, avides, sentant l'odeur du sang — de la vérité, ce qui revient au même dans ce milieu.

Je vis la panique traverser le regard de Valmont. Je vis la jubilation dans celui de la baronne. Ma femme était là, au milieu de la lumière, les lèvres tremblantes, sur le point de vomir tout le noir que nous avons ingéré depuis dix ans. Le masque se fissurait, le plâtre tombait, révélant le vide béant de notre union sacrée dans la

trahison.

C'est alors que je fis la seule chose que je savais encore faire : je mentis plus fort que jamais.

Je sers sa main avec une brutalité contenue, une violence de sauvetage. Je fis un pas en avant, m'interposant entre elle et les vautours. Mon visage se fendit d'un sourire carnassier, celui des bêtes qui s'apprêtent à mordre pour ne pas être dévorées.

— Le secret, Baronne, c'est que nous ne nous appartenons pas, lançai-je d'une voix qui résonna dans tout le salon. Nous appartenons à l'ombre que nous projetons. C'est bien plus reposant que la réalité, vous ne trouvez pas ?

Un rire nerveux parcourut l'assistance. La tension retomba, mais pas tout à fait. Le doute était semé. Pour la première fois, ils avaient vu le frémissement. Ils avaient aperçu, derrière les paravents de soie, le spectacle de deux êtres qui se noient en silence.

Ma femme reprit sa respiration. Elle se redressa, réajusta son masque de porcelaine avec une dextérité de automate. Mais ses yeux restaient éteints, des orbites sèches où plus rien ne brûlait.

— Veuillez nous excuser, dit-elle d'une voix redevenue de glace. La chaleur de cette pièce devient... oppressante.

Nous avons traversé la foule pour rejoindre la terrasse. Le froid de la nuit nous percuta comme un soulagement. Nous nous sommes arrêtés au bord de la balustrade, dominant les lumières de la ville qui scintillaient comme des promesses non tenues.

Nous ne nous sommes pas regardés. Nous ne nous sommes pas touchés. Le contact de nos mains dans le salon avait été le dernier sursaut d'un corps à l'agonie.

— Ils ont vu, dit-elle enfin. Sa voix était un souffle de vent dans des herbes sèches.
— Ils ont cru voir, rectifiai-je. Mais demain, ils préféreront oublier. La vérité est un spectacle trop inconfortable pour ces gens-là.

Je sortis une cigarette et l'allumai. La fumée se perdit dans l'obscurité. Je regardais mes mains ; elles ne tremblaient pas. J'étais redevenu de pierre. La citadelle était réparée, les brèches colmatées avec le ciment de l'habitude.

Pourtant, au fond de moi, je sentais encore ce frémissement. Ce n'était plus le paravent qui bougeait, c'était les fondations. Quelque chose avait été nommé, sans qu'un seul mot ne soit prononcé. Devant témoins, notre mensonge avait avoué sa propre fatigue.

— On rentre ? demanda-t-elle.

— Où ça ?

Elle ne répondit pas. Elle savait, comme moi, qu'il n'y avait nulle part où aller. Il n'y avait que cette marche perpétuelle dans les couloirs de notre maison fantôme, ce bal masqué sans fin où l'orchestre continue de jouer alors que les danseurs sont morts depuis longtemps.

Je repris ma marche vers la sortie, elle sur mes talons, son pas calé sur le mien. Nous avons retraversé le salon. Les paravents s'étaient refermés, mais le bois gémissait. Le monde continuait. Éternellement. Dans le silence assourdissant d'un amour qui n'était plus qu'une habitude de l'ombre, et désormais, une honte partagée devant le monde.

Le plus terrifiant, ce soir-là, ne fut pas que le masque se brise. Ce fut de réaliser qu'une fois brisé, il n'y avait rien derrière. Rien qu'un courant d'air froid soufflant sur des cendres que nous nous obstinions, par orgueil et par désespoir, à appeler un foyer.

Chapitre 7

L'Ivresse de l'Oubli

La porte s'est refermée avec un bruit de couperet. Un son sec, définitif, qui scellait notre retour dans l'arène de nos solitudes jointes. Dans le hall de l'appartement, l'obscurité nous attendait comme une vieille parente acariâtre, celle qui connaît tous vos secrets et qui s'en repaît.

Pendant quelques secondes, nous sommes restés immobiles, deux silhouettes découpées par la lueur blafarde du couloir de l'immeuble qui s'est éteinte brusquement. Le silence était redevenu notre seul maître. Un silence épais, poisseux, chargé du venin de ce qui venait de se passer chez les Verdurin. Le masque était tombé devant tout le monde, et le fracas de sa chute résonnait encore dans mes oreilles.

— Allume, murmura-t-elle. Sa voix tremblait, une petite chose fragile égarée dans le noir.

Je n'ai pas bougé. J'aimais cette obscurité. Elle camouflait l'absence de tout. Elle donnait l'illusion que, si je ne voyais pas son visage, si je ne voyais pas le vide dans ses yeux, alors peut-être que ce vide n'existait pas. Mais j'ai fini par presser l'interrupteur.

La lumière crue du lustre en cristal nous a giflés. Elle était là, défaite. Sa robe de soie, qui semblait une armure de reine une heure plus tôt, n'était plus qu'un linceul froissé. Son maquillage avait tenu, mais ses traits s'étaient affaissés, révélant la fatigue éreintante de dix ans de comédie.

— On ne peut pas rester comme ça, dit-elle en me fixant.

— Comme quoi ?

— Comme des étrangers qui partagent le même naufrage.

Elle fit un pas vers moi. Un pas de trop. Je sentais l'odeur de son parfum, ce mélange de tubéreuse et de métal que j'avais aimé jusqu'à la folie, et qui m'écoeura désormais. C'était l'odeur de la trahison polie, de l'adultère de l'âme.

— Qu'est-ce que tu veux, Claire ? Que je te dise que tout va bien ? Que nous allons nous réveiller demain et que le monde aura oublié que nous sommes deux cadavres qui dansent ?

Elle ne répondit pas. Elle fit ce qu'elle savait faire de mieux : elle utilisa son corps comme une diversion. Ses mains se posèrent sur mon torse, fébriles, cherchant un battement de cœur, une réaction, n'importe quoi qui ne soit pas cette indifférence minérale. C'était une tentative de reconquête, mais une reconquête par le bas, par la chair, là où l'on n'a plus besoin de mots pour mentir.

— Oublie, murmura-t-elle contre ma gorge. Juste pour cette nuit. Oublie ce qu'ils ont vu. Oublie ce que nous sommes.

L'ivresse de l'oubli. Elle me proposait la seule drogue que je n'avais pas encore épuisée. Elle m'offrait de plonger la tête la première dans le déni, de transformer notre défaite en une passion de circonstance, une fièvre factice pour brûler les débris de notre dignité.

Je devais la repousser. Je devais lui dire que son contact me brûlait comme de l'acide. Mais la peur du vide était plus forte. Derrière elle, il n'y avait que ce courant d'air froid dont j'avais senti le souffle après le bris du masque. Alors, j'ai cédé. Par lâcheté. Par besoin viscéral de ne pas être seul face aux cendres.

Je l'ai saisie avec une brutalité qui n'était pas de l'amour, mais une forme d'exorcisme. Mes mains ont cherché la peau, le cuir, le tissu, tout ce qui pouvait faire écran entre mon esprit et la réalité. Nous nous sommes entraînés vers le salon, renversant au passage un guéridon. Le bruit du vase qui se brise ne nous a pas arrêtés ; il a au contraire agi comme un signal de départ.

C'était une parade nuptiale de fantômes.

Dans le salon plongé dans la pénombre, nous nous sommes jetés l'un sur l'autre avec une rage désespérée. Ce n'était pas de l'érotisme, c'était de la chirurgie de guerre. Nous tentions de recoudre nos lambeaux d'orgueil avec des baisers qui goûtaient le sel et le fiel. Je voulais l'étouffer sous mon poids pour ne plus entendre le sifflement de notre échec. Elle se griffait à moi comme si j'étais le dernier débris flottant d'un navire en train de sombrer.

— Dis-moi que tu m'aimes, haleta-t-elle entre deux souffles courts.

Le mensonge était trop gros, trop lourd pour passer mes lèvres. Mais j'ai fait mieux. J'ai imité le son de l'amour. J'ai grogné des mots sans suite, des syllabes arrachées à la douleur, qu'elle a accueillies comme des vérités d'Évangile. C'était fascinant et terrifiant : nous étions en train de construire, à coups de reins et de sueur, une cathédrale de verre au milieu d'un champ de ruines.

L'alcool que nous avons bu au dîner finissait de lubrifier les rouages de cette mascarade. Ma tête tournait. Chaque fois que mes yeux croisaient les siens, je voyais le même vertige : une volonté farouche de croire à cette mise en scène. Nous jouions la passion comme on joue à la roulette russe, avec l'espoir secret que la balle finirait par partir et nous libérerait de l'obligation de continuer.

Sa peau était brûlante, presque fiévreuse. J'ai enfoui mon visage dans ses cheveux, cherchant à m'asphyxier. Je voulais disparaître en elle, non par fusion, mais par

effacement. Si je pouvais devenir elle, ou si elle pouvait devenir moi, peut-être que le "nous" qui nous faisait tant souffrir cesserait d'exister.

Le temps s'est distordu. Les minutes sont devenues des heures de lutte contre l'évidence. Nous avons erré sur le tapis, contre le canapé de velours froid, cherchant des angles, des positions, des sensations assez violentes pour couvrir le cri de notre conscience. C'était une ivresse de suppliciés.

Et puis, le spasme est venu. Sec, sans joie, une simple décharge nerveuse qui marquait la fin de la trêve.

Le silence est retombé, plus lourd qu'avant. Nous étions là, haletants, emmêlés l'un dans l'autre comme deux naufragés rejetés sur une grève hostile. La sueur refroidissait sur nos membres. L'ivresse s'évaporait déjà, laissant derrière elle le goût de cendre des lendemains de débauche triste.

Elle a posé sa tête sur mon épaule. Je sentais ses larmes — de vraies larmes, cette fois — mouiller ma peau.

— On a réussi, non ? chuchota-t-elle, cherchant encore une validation dans le néant. On est encore là. On s'aime encore.

Je n'ai pas eu le courage de la détromper. Je n'ai pas eu la force de lui dire que ce que nous venions de faire n'était que la nécrophilie d'un sentiment mort depuis des années. Nous n'avions rien reconquis du tout. Nous avons simplement repeint les murs de notre cellule avec notre propre sang pour faire croire à un coucher de soleil.

Je me suis dégagé doucement. Je me suis levé, nu et ridicule dans ce salon trop grand, au milieu des meubles qui semblaient nous juger de leur immuable noblesse. J'ai ramassé ma chemise déchirée.

— Oui, Claire. On a réussi.

Ma voix était un désert. Je suis allé vers la fenêtre. Dehors, la ville s'éveillait doucement dans un gris sale. Les gens allaient aller au travail, les boulangers allaient sortir le pain, le monde allait continuer de tourner sans se soucier du fait que, dans cet appartement, deux personnes venaient de commettre l'acte ultime de désespoir : essayer de ressusciter un fantôme par la chair.

Je l'ai regardée une dernière fois. Elle s'était endormie, ou faisait semblant. Elle s'était roulée en boule, comme pour protéger ce qu'il restait de son mensonge. Elle était belle, d'une beauté tragique de statue brisée.

L'ivresse de l'oubli était passée. Il ne restait que la gueule de bois de la vérité. Une vérité qui puait la sueur et le déni. Le plus dur n'était pas d'avoir tout perdu, c'était de réaliser que même notre tentative de tout retrouver n'était qu'une couche supplémentaire d'ombre sur une empreinte déjà effacée.

Je me suis assis dans le fauteuil, face à elle, et j'ai attendu que le soleil finisse de mettre à nu notre défaite. Il n'y avait nulle part où aller. Il n'y avait que cette maison fantôme, et nous, les gardiens fatigués de son vide.

Chapitre 8

Le Labyrinthe des Doubles

Le jour s'était levé comme un huissier de justice, froid, impartial, prêt à inventorier nos ruines. La lumière d'un jaune sale filtrait à travers les persiennes, découpant le corps d'Élise en tranches horizontales, comme si le monde essayait déjà de la fragmenter, de la réduire à un tas de chair sans importance. Elle dormait toujours. Son souffle était court, irrégulier, le bruit d'un moteur qui s'apprête à caler.

Je me suis levé, les membres lourds d'une fatigue qui n'avait rien à voir avec le manque de sommeil. C'était la fatigue des siècles, celle de l'homme qui a creusé sa propre tombe et qui réalise qu'il a oublié d'y installer une échelle. J'avais besoin de bouger, de faire un geste qui ne soit pas une caresse menteuse ou un spasme de désespoir.

Je me suis dirigé vers le petit secrétaire en acajou qui trônait dans le coin du salon, un meuble qu'elle disait tenir de sa tante de province, une femme dont elle n'avait jamais montré de photo. Je cherchais mon briquet, ou peut-être une raison de ne pas me foutre en l'air tout de suite. Le tiroir du haut a résisté. Un petit craquement de bois sec, une plainte de vieux serviteur. J'ai forcé.

Le tiroir n'était pas seulement coincé ; il cachait un double fond, une ruse d'ébéniste pour secrets de boudoir. En basculant la paroi, un petit carnet de cuir noir a glissé sur le tapis, accompagné d'une enveloppe kraft épaisse, gonflée comme un abcès prêt à éclater.

Je me suis assis par terre, le dos contre le bois froid. L'odeur de la poussière et du renfermé m'est montée au nez, se mélangeant à celle de notre sueur rance qui flottait

encore dans l'air. J'ai ouvert l'enveloppe.

Ce n'était pas une simple trahison. Ce n'était pas une liaison, un amant caché dans les marges de notre vie. C'était pire. C'était une architecture.

J'ai étalé les documents sur le parquet. Un passeport. Un visage identique au sien, ce regard d'eau dormante qui m'avait ensorcelé, mais le nom gravé en lettres d'or était "Claire Massenet". Pas "Élise". À côté, un permis de conduire au nom de "Sarah Lindberg". Des relevés bancaires émanant de banques dont je n'avais jamais entendu parler, basées à Genève, à Luxembourg, à Singapour. Des montants qui donnaient le vertige, des chiffres alignés comme des soldats de plomb prêts à envahir ma réalité médiocre.

Mon cœur a cogné contre mes côtes, un tambour sourd dans une église vide.

J'ai ouvert le carnet. Les pages étaient couvertes d'une écriture serrée, nerveuse, une calligraphie que je ne connaissais pas. Ce n'était pas l'écriture ronde et appliquée qu'elle utilisait pour les listes de courses ou les mots doux laissés sur le frigo. C'était une écriture de prédateur.

« 14 Mars. Sujet : Marc. Il est prévisible. Sa mélancolie est une porte ouverte. Il suffit de se glisser dans ses silences. Il croit que je suis son miroir, alors que je ne suis que l'ombre qu'il projette sur le mur. »

Le monde a basculé. La nausée est montée, acide, brûlante. "Marc". C'était moi. Je n'étais pas son amant, j'étais son "sujet". Une expérience de laboratoire. Un point d'ancrage pour une identité de secours.

Je continuais de feuilleter, les mains tremblantes, les doigts tachés par l'encre des mensonges. Il y avait des photos. Des clichés pris à la dérobée. Moi, en train de marcher dans la rue. Moi, attablé à une terrasse, l'air absent. Et sur chaque photo, des

annotations techniques sur mes habitudes, mes failles, le degré de ma solitude. Elle avait cartographié mon âme comme on étudie une zone de conflit avant l'invasion.

Mais le plus terrifiant, ce n'était pas ce qu'elle disait de moi. C'était ce qu'elle disait d'elle-même. Dans ce labyrinthe de papiers, il y avait une troisième femme. Des lettres d'amour adressées à un homme dont le nom était raturé, des descriptions d'une vie à l'autre bout du monde, une vie de luxe, de danger, de sang peut-être. "Élise" n'existait pas. "Claire" non plus. Elles n'étaient que des peaux de chagrin, des masques qu'elle enfilait selon la météo du crime ou de la survie.

Je me suis revu quelques heures plus tôt, pleurant dans son cou, cherchant le salut entre ses cuisses. J'avais embrassé un vide juridique. J'avais fait l'amour à une base de données.

Une ombre s'est allongée sur le parquet, rejoignant les documents éparpillés.

Je n'ai pas eu besoin de me retourner. Son odeur – ce mélange de jasmin et de cigarette froide – l'avait précédée. Le silence dans la pièce est devenu si dense qu'on aurait pu y tailler des pierres tombales.

— Tu n'aurais pas dû ouvrir ça, Marc.

Sa voix était différente. Plus de douceur feinte, plus de cette fragilité de porcelaine qui m'avait tant donné envie de la protéger. C'était une voix de métal, plate et efficace. Une voix qui n'appartenait à personne.

Je me suis levé lentement, mes articulations criant leur douleur. Je tenais le carnet comme une arme déchargée.

— Qui es-tu ? ai-je demandé, et ma propre voix me parut étrangère, celle d'un naufragé qui interroge l'océan.

Elle était là, appuyée contre le chambranle de la porte, vêtue de ma chemise d'homme, celle qu'elle portait toujours pour me faire croire qu'elle m'appartenait un peu. Ses yeux étaient secs, brillants d'une intelligence prédatrice que je n'avais jamais voulu voir.

— Je suis celle dont tu avais besoin, dit-elle avec un cynisme qui me lacéra le visage. Tu voulais un fantôme, je t'en ai donné un. Tu voulais une rédemption, je t'ai servi la messe. Qu'est-ce que ça peut foutre, le nom sur le passeport, si le plaisir était réel ?

— Le plaisir n'était pas réel, crachai-je. C'était du théâtre. De la taxidermie. Tu as empaillé mes souvenirs pour mieux m'habiter.

Elle a esquissé un sourire, une petite cicatrice au coin des lèvres. Elle a fait un pas vers moi, et pour la première fois, j'ai reculé. La femme avec qui j'avais partagé mon lit, mes secrets et mes défaites n'était qu'un labyrinthe de miroirs, et j'étais perdu au centre, incapable de trouver la sortie.

— On est tous le double de quelqu'un, Marc. Toi-même, tu ne m'aimais pas pour ce que je suis. Tu m'aimais pour ce que j'effaçais. Je n'ai fait que professionnaliser ton déni.

Elle a désigné les documents d'un geste négligent de la main.

— Tout ça, c'est de la paperasse. La vérité, c'est que cet appartement est une tombe, et que nous sommes les seuls cadavres à y avoir encore un peu de conversation.

Je regardais ses mains. Ces mains qui m'avaient caressé avec une tendresse de mère, ces mains qui avaient sans doute tenu des armes, signé des chèques de corruption, ou simplement refermé la porte sur d'autres "sujets" avant moi.

Le soleil frappait maintenant le salon de plein fouet, révélant la poussière sur les meubles, les taches sur le tapis, la misère de notre mise en scène. Le labyrinthe se refermait. Je sentais les murs bouger, les identités s'entrechoquer dans ma tête. Si elle n'était pas Élise, alors qui étais-je, moi qui n'existais qu'à travers son regard ?

J'ai laissé tomber le carnet. Le bruit a résonné comme un coup de feu dans la pièce vide.

— Pars, ai-je murmuré.

Elle n'a pas discuté. Elle n'a pas cherché à s'excuser ou à expliquer l'inexplicable. Elle a ramassé l'enveloppe, a glissé le carnet dans sa poche avec une économie de gestes qui faisait froid dans le dos. Elle est allée dans la chambre, s'est habillée en trois minutes.

Quand elle est repassée devant moi, elle était déjà une autre. Son allure, son port de tête, même la couleur de son regard semblait avoir muté sous l'effet d'une volonté féroce. Elle a ouvert la porte de l'appartement. Le bruit de la rue, le bruit du monde qui tournait sans nous, s'est engouffré comme une gifle.

Elle s'est arrêtée sur le seuil, sans se retourner.

— Adieu, Marc. Merci pour l'asile.

La porte a claqué.

Je suis resté seul dans le salon, face au soleil qui continuait de mettre à nu ma défaite. J'ai regardé mes mains. Elles étaient vides. Il ne restait rien d'elle, pas même une empreinte. Juste l'ombre d'un doute qui allait désormais dévorer tout ce qu'il me restait de mémoire.

J'étais le gardien d'un vide immense, le cartographe d'un désert où chaque grain de sable portait un nom différent. Le labyrinthe était toujours là, mais la sortie n'avait jamais existé.

Chapitre 9

L'Heure des Masques de Verre

Le silence qui a suivi le claquement de la porte n'était pas une absence de bruit. C'était une matière solide, une chape de plomb qui s'est déposée sur les meubles, sur mes épaules, dans mes poumons. Dans l'appartement, l'air gardait encore une trace de son passage : une note de santal et de tabac froid, une empreinte olfactive qui, déjà, commençait à se décomposer.

J'ai attendu dix minutes. Ou peut-être une heure. Le temps, dans ces moments-là, devient une notion élastique, une vieille montre dont le ressort aurait lâché. Puis, je suis sorti. Pas pour la rattraper — on ne rattrape pas un mirage — mais parce que rester dans ce salon revenait à m'asseoir au fond de ma propre tombe.

La ville m'a accueilli avec sa rudesse habituelle. Paris, sous un ciel de zinc, ressemblait à une estampe mal finie. Je marchais sans but, les mains enfoncées dans les poches de mon pardessus, sentant le froid mordre mes articulations. C'est à l'angle de la rue de Verneuil que je l'ai revue. Elle ne fuyait pas. Elle m'attendait, debout devant la vitrine d'un antiquaire, observant des masques vénitiens dont les orbites vides semblaient moquer ma détresse.

C'était l'heure des masques de verre. Cette heure entre chien et loup où les reflets sur les vitrines sont plus réels que les passants, où chaque visage semble porter une vérité qui s'effrite au moindre regard trop appuyé.

— Tu savais que je viendrais, dis-je en m'arrêtant à sa hauteur.

Elle ne se retourna pas. Son reflet dans la vitre me fit l'effet d'un coup de poignard.

Elle était magnifique de froideur.

— Les hommes comme toi ne savent pas lâcher prise, Marc. Vous avez besoin d'un épilogue. Même s'il est bâclé. Même s'il est faux.

Elle se tourna enfin. Ses yeux, d'un bleu délavé par la fatigue ou l'ennui, me fixèrent sans ciller.

— Pourquoi, Elena ? Ou quel que soit ton nom aujourd'hui. Pourquoi cette mise en scène ?

Elle esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. C'était un geste mécanique, une habitude de comédienne qui connaît son texte par cœur mais qui a oublié le sens des mots.

— Tu veux des explications ? Très bien. Choisis-en une. Je peux te dire que je suis une fugitive, que l'ombre dont tu parles est un homme qui me tuera si je reste un instant de plus. Je peux te dire que je suis une sociopathe qui se nourrit de la dévotion des solitaires dans ton genre. Ou je peux te dire la vérité : que je ne sais plus qui je suis quand je ne suis pas le reflet de quelqu'un d'autre.

Sa voix était calme, presque mélodieuse. C'était là sa plus grande cruauté : elle transformait ses aveux en fictions. Chaque mot qu'elle prononçait, loin d'éclaircir le mystère, ajoutait une couche de vernis sur le mensonge. La vérité, entre ses mains, était un vase de cristal qu'elle se plaisait à briser pour m'en offrir les éclats.

— Tout était faux, alors ? Le soir sur le balcon ? Tes confidences sur ton enfance à Berlin ? Le tremblement de tes mains quand l'orage a éclaté ?

Elle s'approcha de moi. Je sentis la chaleur de son corps, ce contraste insupportable avec la glace de son regard. Elle posa une main sur ma joue. Sa peau était douce,

terriblement réelle.

— C’était vrai au moment où je le disais, Marc. C’est ça que tu n’arrives pas à comprendre. Je ne mens pas, je me réinvente à chaque seconde. Berlin n’a jamais existé pour moi avant que je ne te le raconte. Mais quand je l’ai fait, j’ai senti le froid de la Spree dans mes os. J’ai vu les murs gris. J’ai pleuré pour une petite fille qui n’est pas moi, mais qui l’est devenue parce que tu avais besoin de la consoler.

Je reculai, pris d’une soudaine nausée. C’était une forme de viol spirituel. Elle n’avait pas seulement habité mon appartement ; elle avait colonisé mon imaginaire, utilisant mes désirs et mes manques comme un terreau pour ses propres métamorphoses.

— Tu es un monstre de verre, murmurai-je. On voit à travers toi, mais on se coupe à chaque fois qu’on essaie de te toucher.

— Et toi, Marc, tu es un collectionneur d’ombres. Tu n’aimais pas la femme que j’étais. Tu aimais le mystère que je représentais. Si je t’avais donné mon vrai nom, ma vraie adresse et mes vraies factures d’électricité, tu te serais lassé en trois semaines.

Elle commença à marcher lentement le long de la rue étroite. Je lui emboîtai le pas, comme un condamné suit son bourreau. Nous étions deux fantômes errant dans une ville de pierre.

— L’Empreinte de l’Ombre... elle reprit, citant le titre du livre que je n’arrivais plus à écrire. Tu voulais faire de moi ton chef-d’œuvre, n’est-ce pas ? Le personnage central qui allait racheter ta vie médiocre. Tu as cru que tu me cartographiais, mais c’est moi qui ai dessiné ton labyrinthe.

On s’arrêta sur le pont des Arts. La Seine coulait en dessous, sombre et huileuse, charriant les débris de la journée.

— Dis-moi au moins une chose vraie, suppliai-je. Une seule. Sans artifice. Sans masque.

Elle s'accouda au parapet, regardant l'horizon où les lumières de la ville commençaient à scintiller comme des diamants sales. Elle resta longtemps silencieuse. Pour la première fois, je crus déceler une fêlure dans son armure de verre. Un instant, son masque sembla glisser, révélant une lassitude infinie, une tristesse si ancienne qu'elle en devenait impersonnelle.

— La seule chose vraie, Marc... c'est que je t'ai envié.

— M'envié ? De quoi ? De ma solitude ? De ma défaite ?

— De ta capacité à croire. Même là, après tout ce que je viens de te dire, tu cherches encore une pépite d'or dans la boue. Tu cherches un sens. Moi, je vis dans un monde où le sens est une décoration que l'on change selon la saison. Je suis vide, Marc. Je suis une salle de bal abandonnée où les échos des autres finissent par mourir.

Elle se tourna vers moi, et pour la première fois, je vis des larmes. Mais étaient-elles réelles ? Ou étaient-elles la touche finale, le coup de pinceau ultime pour rendre sa sortie inoubliable ? Avec elle, l'émotion était une arme de précision.

— Adieu, Marc. Ne cherche pas à savoir où je vais. Si tu me trouves, ce ne sera pas moi. Ce sera une autre version, un autre masque.

Elle s'éloigna dans la brume qui montait du fleuve. Je ne l'ai pas rappelée. J'ai compris que la vérité n'était pas une destination, mais une denrée périssable. Elle m'avait laissé avec mes fictions, avec mes doutes, avec cette certitude terrifiante que le reste de ma vie ne serait qu'une longue tentative de déchiffrer une page blanche.

Je suis resté là, sur le pont, à regarder les passants. Ils portaient tous leurs masques de verre, certains plus épais que d'autres, dissimulant des abîmes ou des déserts. La ville n'était qu'un immense bal masqué où personne ne connaissait la musique.

Je touchai ma joue, là où sa main s'était posée. La chaleur avait disparu. Il ne restait que le froid du fer et le goût de la cendre dans ma bouche. J'étais le gardien d'un vide immense, en effet. Et dans ce vide, j'entendais encore le rire cristallin de celle qui n'avait jamais existé, mais qui allait hanter chacun de mes mots jusqu'au dernier.

Le labyrinthe n'avait pas de sortie, car le labyrinthe, c'était moi. Elle n'avait été que le miroir que j'avais tendu à ma propre solitude.

Je rentrai chez moi. La nuit était tombée. Sur mon bureau, la feuille blanche m'attendait. Je pris mon stylo. Ma main tremblait un peu, puis elle s'affermit.

« L'Heure des Masques de Verre », écrivis-je.

C'était ma seule vengeance. Transformer ma défaite en littérature, et son absence en une présence éternelle, figée dans l'encre, là où elle ne pourrait plus jamais me mentir. Car au fond, le seul masque que l'on ne peut jamais retirer, c'est celui que l'on se construit soi-même pour survivre à la vérité.

Chapitre 10

L'Éclair dans l'Alcôve

L'alcôve sentait le gardénia fané et la poussière d'étoiles éteintes. C'était notre sanctuaire, un renforcement de velours sombre où le monde extérieur, avec ses laideurs et ses bruits de ferraille, n'avait pas droit de cité. Du moins, c'est ce que je m'étais raconté. On ne bâtit jamais de cathédrale que sur des sables mouvants quand on refuse de regarder le sol.

Elle était allongée là, un bras replié sous sa nuque, ses cheveux répandus comme une marée d'encre sur l'oreiller de soie. À cet instant, elle était encore « elle ». La femme pour qui j'aurais réécrit le dictionnaire, supprimant le mot « adieu » et doublant les synonymes de « toujours ». Mais l'air était lourd. Dehors, l'orage de juillet gonflait, une bête électrique tapie derrière les toits de Paris, attendant son heure pour lacérer le ciel.

— Tu ne dors pas ? murmura-t-elle.

Sa voix était ce violoncelle qui m'avait si souvent bercé. Mais ce soir-là, une corde sonnait faux. Un grincement imperceptible, comme un ongle sur une ardoise.

— Je regarde l'ombre, répondis-je. Elle bouge de façon étrange.

Je me redressai sur un coude. Le silence qui suivit fut plus dense qu'une chape de plomb. J'aurais dû savoir. Un écrivain sait toujours quand le chapitre va basculer dans le sang ou dans l'absence. On sent la tension de la phrase qui s'apprête à rompre.

Et puis, l'éclair.

Ce ne fut pas un simple éclair de chaleur. Ce fut une déchirure blanche, une décharge de magnésium pur qui incendia la chambre pendant une fraction de seconde. La lumière entra dans l'alcôve comme une lame de scalpel, tranchant les ombres, abolissant les nuances, révélant la vérité crue, chirurgicale.

Je tournai la tête vers elle.

Sous cette clarté violente, le visage que je pensais connaître par cœur s'effondra. Ce ne fut pas une métamorphose de conte de fées, mais quelque chose de bien plus terrifiant : une décomposition de l'illusion. L'éclat électrique ne toucha pas sa peau, il la traversa. Pendant un battement de cœur, je vis ce qu'il y avait derrière le masque de la beauté.

Le visage de celle que j'aimais se vida. Ses traits devinrent flous, comme une aquarelle laissée sous l'averse. Ses yeux, ces puits de lumière où je m'étais si souvent noyé, ne furent plus que deux orbites d'ombre, noires, insondables, dépourvues de la moindre étincelle d'humanité. La bouche, qui m'avait murmuré tant de promesses, se figea dans un rictus de automate.

L'ombre ne l'entourait pas. L'ombre **était** elle.

L'obscurité revint brusquement après l'éclair, mais le mal était fait. La rétine garde en mémoire l'image de la brûlure. Dans le noir retrouvé, je ne sentais plus la chaleur de son corps, mais une émanation de caveau, un froid minéral qui me saisit aux tripes.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? demanda l'ombre.

Sa voix n'était plus un violoncelle. C'était un écho. Le bruit d'un vent coulant dans une maison vide.

— Qui es-tu ? articulai-je, la gorge nouée par un dégoût qui me surprit moi-même.

Je reculai jusqu'au bord du lit, mes mains cherchant un appui sur le drap froissé qui me semblait maintenant être un linceul.

— Je suis ce que tu as voulu que je sois, répondit-elle. J'ai porté tes rêves comme on porte une robe de bal. Mais la fête est finie, n'est-ce pas ? Tu as voulu voir.

Elle se redressa. Dans la pénombre de l'alcôve, sa silhouette n'avait plus de contours nets. Elle s'effiloçait comme de la fumée de cigarette dans un courant d'air. Ce n'était pas un monstre, c'était pire : c'était un néant qui avait pris l'habitude de mon intimité. Elle avait habité mes silences, mangé à ma table, dormi contre mon cœur, et elle n'était qu'une projection de ma propre solitude. Un parasite de l'âme.

— Tu n'as jamais existé, murmurai-je, plus pour moi-même que pour elle.

— Qu'est-ce que l'existence pour un homme qui vit dans les livres ? rétorqua l'étranger tapi derrière son visage. Je suis ton plus beau paragraphe, ton plus beau mensonge. Tu m'as créée à partir de ta propre chair, de ton propre vide. Ne sois pas ingrat.

Elle tendit une main vers moi. Autrefois, j'aurais cherché le contact de ses doigts fins. Maintenant, je voyais la griffe de l'ombre. Je vis le fer froid qui m'attendait. Je sentis le goût de la cendre envahir mon palais, ce goût de papier brûlé et de regrets tardifs.

Un second éclair déchira la nuit.

Cette fois, je ne détournai pas les yeux. Je voulais voir la rupture. Je voulais voir le moment exact où l'intime devenait l'étranger.

Dans l'explosion de lumière, elle se volatilisa. Non pas en fumée, mais en une

multitude de fragments noirs, comme des lettres d'imprimerie qui s'échapperaient d'une page pour retourner au chaos. Son visage se fragmenta en mille éclats de verre sombre. J'eus l'impression que l'alcôve elle-même se repliait sur elle-même, aspirée par ce trou noir qu'elle avait laissé derrière elle.

Puis, le tonnerre éclata enfin. Un fracas de fin du monde qui fit vibrer les vitres et mon propre squelette.

Quand le silence revint, j'étais seul.

Le côté gauche du lit était froid. Parfaitement lisse. Comme si personne n'y avait jamais reposé. L'odeur de gardénia avait disparu, remplacée par l'odeur métallique de l'ozone et celle, plus sourde, de la poussière ancienne.

Je me levai, les jambes tremblantes. J'étais le gardien d'un vide immense, en effet. Chaque meuble, chaque bibelot dans cette pièce semblait me pointer du doigt, dénonçant ma crédulité. On ne se remet jamais d'avoir aimé un fantôme que l'on a soi-même invité à sa table. C'est une trahison de soi envers soi, la plus sardonique des plaisanteries.

Je m'approchai de la fenêtre. La pluie commençait à tomber, lourde, effaçant les traces de l'éclair sur le pavé de la rue. Je repensai à son rire. Ce rire cristallin qui, je le comprenais maintenant, n'était que le bruit du verre qui se brise.

Une tristesse infinie me submergea, mais c'était une tristesse sèche, sans larmes. Les larmes sont pour les pertes réelles. Pour les chimères, il n'y a que le cynisme et l'encre.

Je quittai la chambre, cette alcôve qui était devenue le tombeau de mes illusions. Je savais que, désormais, chaque visage que je croiserais porterait en lui cette menace de l'éclair. On ne regarde plus jamais les êtres de la même façon quand on a vu le néant

porter la peau de l'être aimé.

Je m'assis à mon bureau. La feuille blanche était là, cruelle dans sa virginité. Elle m'attendait, comme elle attend toujours ceux qui n'ont plus que les mots pour boucher les trous de leur existence.

Ma main tremblait en saisissant le stylo. Ce n'était pas de peur. C'était l'adrénaline du survivant qui s'apprête à disséquer son propre cadavre.

Je ne l'aimais plus. On ne peut pas aimer l'absence. Mais je pouvais la posséder. Je pouvais l'enfermer dans une cage de syntaxe, l'épingler comme un papillon de nuit sur le liège de ma prose.

« L'Heure des Masques de Verre », écrivis-je.

Le titre s'étala sur le papier, noir et définitif.

C'était ma seule vengeance. Transformer ma défaite en littérature, et son absence en une présence éternelle, figée dans l'encre, là où elle ne pourrait plus jamais me mentir. Car au fond, le seul masque que l'on ne peut jamais retirer, c'est celui que l'on se construit soi-même pour survivre à la vérité.

Je me mis à écrire, avec la ferveur d'un homme qui dresse un acte d'accusation contre Dieu. Chaque mot était une pelletée de terre sur le souvenir de cette nuit dans l'alcôve. L'ombre pouvait bien me hanter, j'allais en faire mon encre. J'allais transformer le froid du fer en la chaleur du récit.

L'éclair était passé. La foudre m'avait frappé, mais je n'étais pas mort. J'étais simplement devenu le greffier de ma propre ruine. Et dans la nuit de Paris, alors que l'orage s'éloignait en grondant comme un fauve repu, je compris que l'ombre ne m'avait pas dévoré. Elle m'avait rendu ma plume.

Et c'était là le prix le plus cher de tous.

Chapitre 11

Le Crépuscule des Certitudes

****CHAPITRE : LE CRÉPUSCULE DES CERTITUDES****

La plume grattait le papier avec une régularité de scalpel. Dans le silence de ma chambre parisienne, seulement troublé par le lointain murmure des calèches sur le pavé mouillé et le sifflement du vent contre les vitres, j’entamais l’autopsie de mon propre aveuglement.

Écrire, c’est se souvenir. Mais se souvenir, après la trahison, ce n’est pas simplement feuilleter un album d’images jaunies ; c’est plonger les mains dans une plaie ouverte pour en retirer, un à un, les éclats de verre que l’on prenait pour des diamants.

Le crépuscule tombait sur mes certitudes, cette lumière rasante et cruelle qui allonge les ombres et révèle les fissures du décor. Je fixai la tache d’encre qui s’élargissait sur la feuille, comme une flaque de sang noir, et je revins à ce soir de novembre, au Jardin du Luxembourg.

Je nous revoyais. Elle portait ce manteau de laine grise, celui qui sentait la cannelle et la pluie froide. Elle m’avait regardé avec une intensité que j’avais bue comme un assoiffé. À l’époque, j’y avais lu de l’adoration, une sorte de dévotion muette qui me flattait le cœur. Aujourd’hui, avec le recul de l’homme qui a tout perdu, je ne voyais plus que le calcul. Ce n’était pas de l’amour qu’il y avait dans ses yeux, c’était une étude. Elle jugeait ma résistance, elle mesurait la profondeur de la fosse qu’elle creusait sous mes pas. Chaque sourire était un jalon, chaque baiser un clou enfoncé dans le cercueil de ma naïveté.

Comment ai-je pu être ce poète de salon, ce dupe magnifique qui prenait ses silences pour de la pudeur ? Ses silences... ils n'étaient pas habités par le mystère, mais par le vide. Un vide stratégique destiné à être comblé par mes propres désirs. Je lui ai prêté une âme, une profondeur, une morale, parce que j'avais besoin que la femme que j'aimais soit à la hauteur du piédestal que je lui avais bâti. Elle n'a fait que s'y asseoir, avec la patience d'un prédateur attendant que le piège se referme.

Je posai la plume. Mes doigts tremblaient légèrement. Ce n'était pas de la peur, mais une sorte d'ivresse glacée. L'ivresse de celui qui démonte une horlogerie complexe et découvre que les rouages sont rouillés.

Je me souvenais d'un dîner, chez les de Brissac. La lumière des bougies dansait sur son profil de médaille. Elle riait aux éclats d'une plaisanterie stupide de mon rival, ce colonel à la moustache cirée. Je m'étais senti piqué au vif, jaloux, et elle m'avait effleuré la main sous la nappe. Ce contact, léger comme une aile de papillon, m'avait instantanément apaisé. Je m'étais senti protégé, élu.

Quelle ironie. En repensant à ce geste aujourd'hui, j'en perçois la mécanique obscène. Ce n'était pas un geste de réconfort, c'était un geste de contrôle. Elle me tenait en laisse avec un doigt. Elle vérifiait que le chien était toujours soumis. À ce moment précis, alors qu'elle me souriait avec cette douceur d'ange, elle savait déjà qu'elle me livrerait. Elle savait que chaque confidence que je lui avais murmurée sur l'oreiller deviendrait une arme contre moi.

Chaque souvenir passait désormais par le filtre acide de la vérité. Le passé n'était plus un refuge, c'était un champ de mines.

Je me levai pour verser un doigt de cognac dans un verre de cristal. Le liquide brûla ma gorge, mais ne réchauffa pas le froid qui s'était installé dans mes os. Je regardai mon reflet dans le miroir piqué au-dessus de la cheminée. Qui était cet homme ? Un greffier de ruines. Un archiviste du néant. J'avais les traits tirés, le regard hanté par

une lucidité qui ressemble à une condamnation à mort.

On dit que l'amour rend aveugle, mais c'est faux. L'amour rend halluciné. On voit ce qui n'existe pas, on entend des symphonies là où il n'y a que le bruit du vent dans les ruines.

Je revins à mon bureau. La page m'attendait, blanche et impitoyable. J'écrivis : *« Le mensonge n'est pas le contraire de la vérité, c'est son ombre portée. »*

Je me rappelai l'alcôve, cette fameuse nuit. L'odeur des draps froissés, le goût salé de sa peau. J'avais cru toucher au sacré. J'avais cru que dans cette étreinte, nos deux solitudes fusionnaient pour n'en former qu'une, plus supportable. Mais la chair est menteuse. La chair est le plus grand des masques. Pendant que mon corps s'égarait dans le sien, son esprit, lui, restait froid, lucide, détaché. Elle comptait les secondes jusqu'à ce qu'elle puisse s'éclipser, emportant avec elle les secrets que j'avais eu la faiblesse de lui confier.

La déconstruction était totale. Ma vie entière, ces trois dernières années, n'était qu'un décor de théâtre dont on venait de démonter les poutres. Les façades en carton-pâte s'effondraient, révélant les coulisses poussiéreuses et la vacuité du texte.

C'est là que réside la véritable tragédie. Ce n'est pas qu'elle m'ait trahi. C'est que j'ai été l'artisan de ma propre chute. J'ai fourni les matériaux, j'ai dessiné les plans, j'ai payé les ouvriers. Elle n'a eu qu'à couper le ruban d'inauguration de mon désastre.

Une colère sourde, noire, commença à remplacer la tristesse. Une colère créatrice. Le cynisme est une armure magnifique ; elle brille dans l'obscurité et empêche les autres de vous toucher, mais elle finit par vous broyer la poitrine. Tant pis. Je préférais étouffer sous le fer que de mourir de froid sous la soie de ses mensonges.

Je repris ma plume. Le chapitre avançait, inexorable. Je n'épargnerais rien. Ni elle, ni

moi. Surtout pas moi. Je décrivis ma propre complaisance, ma vanité d'homme qui se croyait trop intelligent pour être dupé. Je mis à nu les mécanismes de la séduction, cette chorégraphie du vide où l'on danse au bord du gouffre en se félicitant de la beauté du paysage.

« Le Crépuscule des Certitudes » n'était pas seulement le titre d'un chapitre. C'était l'acte de naissance d'un homme nouveau. Un homme qui ne croirait plus jamais aux aubes claires, mais qui apprendrait à lire dans le noir.

La bougie vacillait, luttant contre les courants d'air de cette vieille demeure. Je regardai les lignes s'accumuler, noires, serrées, comme des barreaux de prison. Ou comme les marches d'un escalier descendant vers l'enfer.

J'avais perdu la femme, j'avais perdu mon honneur, j'avais perdu ma tranquillité. Mais il me restait l'encre. Et dans cette encre, je ferais infuser tout le venin qu'elle m'avait injecté, jusqu'à ce que chaque mot devienne une flèche empoisonnée destinée à la postérité.

Elle voulait l'ombre ? Je lui donnerais l'éternité des ténèbres.

La nuit de Paris s'épaississait, mais pour la première fois depuis longtemps, je n'avais plus peur du noir. J'en étais devenu le maître. J'écrivais la dernière phrase du chapitre avec une précision chirurgicale, sentant enfin le poids de la certitude — la seule, la vraie — peser agréablement sur mon âme : la vérité ne libère pas. Elle nous rend seulement assez forts pour supporter nos chaînes.

Je posai la plume. Le silence revint, plus dense qu'auparavant. Le crépuscule était terminé. La nuit était là. Et dans cette nuit, mon œuvre commençait enfin à respirer.

Chapitre 12

L'Écho de l'Absence

****CHAPITRE : L'ÉCHO DE L'ABSENCE****

Le silence n'est pas l'absence de bruit. C'est le bruit de ce qui n'est plus là.

Dans cette chambre de bonne nichée sous les toits de Paris, le silence avait pris une épaisseur organique. Il se glissait sous les draps froids, s'insinuait entre les lattes du parquet qui grinçaient sous le poids de mes souvenirs, et s'asseyait en face de moi, sur cette chaise vide que je n'osais plus ranger. La nuit n'était plus une ennemie ; elle était devenue mon élément naturel, une mer d'encre où je me noyais avec une satisfaction de suicidé lucide.

Je regardais mes mains. Elles étaient tachées de noir, ce pigment indélébile qui est le sang des écrivains de l'ombre. Pendant des années, j'avais été un fantôme. J'avais prêté mon âme, mon style et mes nuits à des hommes et des femmes qui possédaient tout, sauf l'essentiel : une voix. J'avais construit des légendes sur le sable de leurs mensonges. Mais le véritable fantôme, dans cette histoire, n'était pas celui que l'on croyait. Ce n'était pas moi, le nègre littéraire, le « ghostwriter » tapi dans l'anonymat.

C'était elle.

Elle n'avait jamais vraiment existé. Pas comme une personne réelle, en tout cas. Elle était une construction, un assemblage de reflets, un mirage que j'avais entretenu avec le fanatisme d'un dévot. Et pourtant, la trace qu'elle laissait en s'évaporant était plus profonde que la cicatrice d'une brûlure au troisième degré. On dit que les membres

fantômes font souffrir ceux qui ont été amputés ; je peux vous dire que les amours fantômes déchirent la poitrine avec la précision d'un scalpel rouillé.

L'écho de son absence résonnait partout. Dans le parfum de cigarette froide qui flottait encore près des rideaux, dans le creux du canapé, dans la ponctuation nerveuse de mes propres phrases. J'avais voulu lui donner l'éternité des ténèbres, mais c'était moi qui m'y étais enfermé.

Je me levai pour m'approcher de la fenêtre. Paris s'étalait en bas, une constellation de lumières indifférentes. Des millions de vies qui s'entrechoquaient, des millions de mensonges que l'on se racontait pour tenir jusqu'au matin. J'éprouvais pour eux une pitié méprisante. Ils couraient après la vérité comme après un bus qu'ils ne rattraperaient jamais. Moi, j'avais cessé de courir. J'avais compris que la vérité n'est pas un but, c'est un naufrage. Et du fond de l'abîme, la vue est d'une clarté effrayante.

Cette lucidité nouvelle me pesait sur les épaules comme une chape de plomb. C'était le prix à payer pour avoir voulu transformer la douleur en encre. J'avais cru que l'écriture me vengerait, qu'elle exorciserait le venin. Mais le venin, c'était moi qui l'avais distillé. Chaque mot couché sur le papier pour la détruire n'était qu'une pierre de plus à mon propre mausolée.

L'absence n'est pas un vide. C'est un trop-plein. Un trop-plein de gestes qui ne trouvent plus leur cible, de mots qui se cognent aux murs avant de vous revenir en pleine figure, déformés, monstrueux. On ne se remet pas de celui qui n'existait pas vraiment, car on ne peut pas faire le deuil d'une illusion. On peut seulement apprendre à vivre avec le froid.

Je repris ma place devant mon bureau. La lampe jetait un halo jaune sur les feuillets éparpillés. C'était là, l'empreinte de l'ombre. Ce n'était pas son nom à elle, ni le mien. C'était ce territoire incertain entre la fiction et la réalité, cet endroit où l'on finit

par perdre son propre visage à force de vouloir peindre celui des autres.

Je me souvins de son rire — un son que j'avais inventé dans mes chapitres avant même qu'il ne franchisse ses lèvres. Je me souvins de son regard, cette énigme que j'avais tenté de résoudre avec des adjectifs, sans comprendre qu'on ne capture pas le vide avec des filets de mots. Elle était l'absence faite femme, et j'avais été le scribe de mon propre néant.

Pourtant, malgré l'amertume, malgré le cynisme qui me servait désormais d'armure, il y avait une beauté tragique dans ce bilan. Pour la première fois de ma vie, je n'écrivais pas pour un autre. Je n'écrivais pas pour la gloire, ni pour l'argent, ni pour plaire à une postérité qui m'oublierait de toute façon. J'écrivais pour maintenir l'écho en vie. Pour que l'absence devienne une présence, une œuvre, une architecture de douleur si parfaite qu'elle en deviendrait indestructible.

On apprend vite, dans ce métier, que l'honneur est une monnaie qui n'a pas cours dans la solitude. La tranquillité ? Une invention de bourgeois qui ont peur de l'orage. Il ne reste que l'encre. Cette substance visqueuse qui est la seule chose capable de donner une forme au chaos.

Je pris une feuille vierge. La blancheur était insultante. Elle me rappelait tout ce que j'avais perdu, tout ce que j'avais sacrifié sur l'autel de cette passion dévorante pour le faux. Mais en posant la plume, je sentis une force étrange circuler dans mes doigts. Une force froide, dénuée d'espoir, mais d'une solidité absolue.

La lucidité, c'est de savoir que l'on est seul et de trouver cela normal. C'est d'accepter que l'ombre que l'on projette sur le mur est notre seule véritable compagne.

J'allais écrire le dernier acte de ce désastre. Non pas pour lui pardonner, ni pour m'en délivrer. On ne se délivre pas de ce qui nous constitue. J'allais écrire pour que son absence devienne un monument. Un avertissement pour ceux qui croient encore que

la lumière est préférable à l'ombre.

L'écho de son absence ne s'éteindrait jamais. Il allait devenir ma musique, mon rythme, mon souffle. Chaque phrase serait une flèche, oui, mais une flèche décochée vers mon propre cœur, pour vérifier s'il battait encore. Et à chaque impact, à chaque mot qui sonnait juste, je ressentais cette décharge électrique, ce frisson de vérité pure qui justifiait tous les calvaires.

Je ne cherchais plus la liberté. Les chaînes étaient devenues mon squelette. Sans elles, je ne serais qu'une flaque d'encre sur le sol.

Dehors, Paris commençait à s'éveiller dans la brume bleue du petit matin. Les premiers métros grondaient au loin, transportant leur cargaison de fantômes vivants. Ils allaient exister pour quelques heures, avant de disparaître à nouveau. Moi, j'avais choisi une autre voie. J'avais choisi l'immobilité de la page.

L'écho était là, lancinant, magnifique.

Il disait qu'elle n'était plus.

Il disait que je n'avais jamais été.

Et dans ce double néant, l'œuvre, enfin, s'achevait.

Je trempai la plume dans l'encrier. Le verre tinta — un petit son cristallin qui sembla briser la dernière résistance de mon âme. J'avais enfin compris la leçon finale de mon existence de ghostwriter : pour laisser une trace indélébile, il ne faut pas être quelqu'un. Il faut être le vide autour duquel le monde s'organise.

Je souris. C'était un sourire triste, peut-être, mais d'une sincérité effrayante.

Le bilan était fait.

Le poison était infusé.

Le silence pouvait maintenant se taire.

J'écrivis le premier mot de la fin.

Et pour la première fois, je sentis que je n'étais plus seul. L'absence était devenue ma plus fidèle alliée. Elle était l'écho qui ne s'arrête jamais, la preuve que même ce qui n'existe pas peut vous briser le cœur — et vous donner, enfin, le génie de le dire.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Empreinte de l'Ombre"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)